

Filip Geerardyn et Gertrudis Van de Vijver (éds.), *Aux sources de la psychanalyse. Une analyse des premiers écrits de Freud (1877-1900)*, Paris, L'Harmattan, 1998, 331 pp.

En lisant ce recueil, le lecteur (averti ou non) peut constater que le *corpus* freudien a beaucoup de ramifications. Ce fait peut laisser le lecteur perplexe: Freud ne se trouve pas toujours à la place attendue. De surcroît, l'approche est pluriforme et issue de différentes problématiques. Néanmoins on remarquera que le thème de la scientificité de la psychanalyse y fonctionne plus ou moins comme fil rouge. Cela n'est peut-être pas un hasard. Car, en interrogeant les écrits pré-analytiques de Freud, comment ne pas aboutir à la question suivante: quelle nécessité conduit un homme, qui appartient à l'avant-garde de la pensée scientifique de son temps, à élaborer une théorie et une méthode de recherche — la psychanalyse — qui est aujourd'hui de différents côtés objectée de n'être pas un exemple de rigueur scientifique? Comme la psychanalyse nous l'apprend: toute question sur les origines n'est pas gratuite. Que cherche-t-on? Une origine perdue? Comment ne pas être enclin à attendre des solutions et des explications pour des problèmes actuels, en particulier quand le statut scientifique de la psychanalyse est en cause? Les rédacteurs sont clairs: "Nous ne considérons pas [...] qu'il soit pertinent de rechercher un sol d'explication pour ce qui a mal tourné, non plus que d'élucider ce par quoi la psychanalyse pourrait se retrouver sur le droit chemin." (p. 11)

Les contributions, 24 en tout, sont réparties en sept chapitres. Nous n'en esquisserons ici que quelques aspects. Dans l'article qui ouvre la collection, Mark Solms fait le bilan de son propre travail sur les œuvres neuroscientifiques de Freud (plus de 200), publiées entre 1877 et 1900. L'ambition de l'auteur va plus loin que l'intérêt historique. Etant déjà depuis longtemps reconnus comme importants pour la neurologie, il semble en effet légitime d'attendre une influence fructueuse d'une (re)lecture de ces travaux pour la psychanalyse actuelle. Au-delà d'une auto-compréhension améliorée, Solms croit "[...] qu'une compréhension adéquate des origines de certains des concepts les plus fondamentaux de Freud dans le champ des sciences neurologiques pourrait bien également faciliter la tâche difficile que certains d'entre nous ont entrepris de mener à bien en tentant de *réintégrer* la psychanalyse dans les neurosciences." (p. 24) On pourrait questionner l'espoir qui parle à travers cette conviction, bien qu'on puisse citer plusieurs passages où Freud exprime sans

équivoque des espoirs similaires.

Les contributions de Hubert Van Hoorde et d'Albrecht Hirschmüller dessinent un autre aspect de l'histoire freudienne. Hirschmüller esquisse la situation viennoise et les activités de Freud en tant que psychiatre. Il est clair que la rencontre de Freud avec la psychiatrie était manquée, surtout sur le plan personnel: en 1928 il s'imagine même *inapte à être psychiatre*. Van Hoorde accentue plutôt les mérites du jeune psychiatre et souligne que c'est par mécontentement avec la psychiatrie de l'époque que Freud était amené à créer une nouvelle clinique et une théorie adéquate. La contribution de Filip Geerardyn sur la théorie de Freud sur l'aphasie montre que c'était la rencontre avec l'hystérie qui a permis à Freud d'adopter une nouvelle conception sur l'aphasie en critiquant la théorie de la localisation. C'est la langue affective qui caractérise l'aphasique. En se démarquant de son maître Charcot, Freud propose une étiologie qui cherche la cause dans "l'idée excessivement intense". Celle-ci préfigure l'idée inconsciente ou l'idée selon laquelle quelque chose qui n'a jamais été dit peut avoir des effets troublants pour le comportement actuel.

Les textes de Rik Loose, Albrecht Hirschmüller et Pierre Eyguesier traitent de l'épisode de la cocaïne. C'est le titre du dernier qui résume le mieux l'enjeu: au commencement de la psychanalyse était l'euphorie. À côté de la dimension tragique — la mort de son ami von Fleischl — et le sentiment d'échec qu'accompagnait cet épisode pour Freud, on peut y repérer des passions: surtout celle de guérir et celle concernant la recherche d'un remède unique pour plusieurs maladies. C'était la cocaïne qui aurait dû satisfaire à ces passions. Notons, à cet égard, que c'est en quelque sorte la cocaïne qui rend 'normal': "La cocaïne a un effet maximum quand l'état général est mauvais (dépression) et son action est moindre quand l'état général est bon (bonne humeur)." Donc, c'est en mettant le patient dans l'état normal et par le *passage* d'un état à un autre que la cocaïne montre son effet curatif. La cocaïne n'opère pas de façon directe parce que: "L'effet survient par le biais d'un état d'euphorie et n'est pas la conséquence d'un effet direct de cette substance sur l'organisme." (R. Loose, p. 83) On peut se demander quel est cet état 'normal' qui rend bavard et amoureux ? Peut-être était-ce aussi la question de Freud qui l'amenait à développer une explication psychologique?

Le troisième chapitre est réservé à deux analyses de la relation Freud-Brentano, qui est maintenant plus étoffée par la publication des

*Lettres de jeunesse à Edouard Silberstein 1871-1881*. Les auteurs, Aviva Cohen et Franz Kaltenbeck nous donnent une riche information sur les aléas de la rencontre et soulèvent différents points de convergence entre la théorie brentanienne et freudienne. Nous n'en soulevons qu'un. C'est Brentano qui fait la différence entre un objet mental et une entité physique. La perception interne qui a comme objet intentionnel un objet mental est essentiellement un jugement. La relation à l'objet mental, le jugement, est indubitable: "[...] nos 'perceptions internes' sont 'vraies' en soi. Telles elles nous apparaissent, telles elles existent dans la réalité." (A. Cohen, p. 118) C'est ici qu'on peut remarquer l'influence sur Freud. Pensons, par exemple, au texte sur *La dénégation* où il fait la différence entre le jugement d'attribution et le jugement d'existence. C'est le jugement d'attribution, suivant le principe de plaisir, qui est premier et qui introduit, hors de doute, le caractère 'véritable' de l'objet. En deuxième instance, le jugement d'existence intervient, qui est aussi un acte mental, guidé par le principe de réalité. L'important ici est que c'est le système psychique qui affirme ou dénie et que c'est au psychothérapeute d'en tenir compte et de suspendre la question de la réalité des souvenirs (re)-produits. "Nous voyons, du coup, que le produit de ce jugement, la vérité, est à la charge du sujet." (F. Kaltenbeck, p. 128)

Il est évident que la correspondance avec Fließ ne pouvait pas échapper à l'attention des organisateurs de ce volume. Erik Porge, commentant le livre de Didier Anzieu, *L'auto-analyse de Freud*, nous fournit une interprétation inédite de l'oubli de Freud du nom Signorelli. Helga Lohrmann, de sa part, explique l'origine du 'refoulement organique'. Le refoulement consiste en un abandonnement des zones érogènes et c'est la pulsion anale qui est refoulée la première. Ce sont les sensations olfactives qui indiquent au sujet la proximité de l'objet anal, qui y répond avec dégoût. Notons que Freud aussi est préoccupé par la question de l'origine et, deuxièmement, qu'il emploie un raisonnement historique. Le chapitre se clôt avec un texte dense, de la main d'Odile Bernard-Desoria sur la fameuse lettre 52.

Dans la partie consacrée aux *Études sur l'hystérie* et *Les psychonévroses de défense* est inclus le texte de Thémélis Diamantis concernant l'influence de Breuer sur Freud. L'auteur souligne, contre le dire de Freud, que c'est à Freud seul que le titre 'inventeur de la psychanalyse' revient. La spécificité de la psychanalyse était préparée par le travail de Breuer — le traitement purement psychologique de l'hystérie — mais

c'est Freud qui introduit l'inconscient. Cela veut dire que pour Freud les symptômes ont un *sens* et qu'il recherche une *explication* psychologique et non pas physiologique. Dans la même voie s'inscrit l'article de Guy Trobas. Il essaie de montrer comment Freud aboutit à une conception des symptômes hystériques comme déterminés symboliquement, c'est-à-dire, comme déterminés par le langage. L'idée que le symptôme est créé par association détourne la question du mécanisme qui pourrait être à la base du symptôme. En des termes lacaniens, on pourrait dire que c'est le signifiant et non pas le signifié qui est à rechercher dans les formations de l'inconscient. La logique de l'inconscient a des effets de signification, mais pour déchiffrer ceux-ci, on doit savoir entendre le sujet de l'inconscient et pas celui de la conscience ou du sens commun. Lieven Jonckheere, Frédéric Declercq et Michael Turnheim, s'appuyant sur différents textes et thèmes, montrent comment les concepts de Lacan permettent d'introduire plus de clarté et d'ordre dans les énoncés de Freud. L'élément constant est que le sujet se rapporte à un traumatisme originel qui est d'ordre pulsionnel (sexuel). Ce *trou*-matisme est donné de façon structurelle, parce que l'ordre des représentations dans lequel le sujet se réalise, ne se fonde que d'une exclusion. C'est cet élément exclu qui a un statut de cause dans les pathologies diverses.

Parmi les textes commentant *L'Esquisse d'une psychologie scientifique* c'est celui de Nathalie Charraud qui éclaire l'intérêt que Lacan y a attribué. Muni de la notion topologique de séparation on peut relire 'neurones' et 'frayages entre neurones' comme 'signifiants' et 'voisinage des signifiants' et redéfinir les mécanismes de refoulement. Lina Balestrière, de sa part, met en lumière la fonction maternelle qui implique un traitement de l'excitation par une action spécifique. Cette dernière apaise la tension interne à l'organisme et évite la décharge totale (la mort). C'est donc, de nouveau, 'la mère' qui donne la vie. Gertrudis Van de Vijver développe, à partir de *L'Esquisse*, les mots clefs qu'elle repère au fondement de la théorie psychanalytique. Le *système* psychique a une *histoire* faite d'inscriptions *matérielles*. Suivant ce point de départ on peut rechercher les différents modalités selon lesquelles le système peut se donner une certaine consistance ou identité. L'auteur nous donne l'exemple frappant d'un jeune garçon, Herbert qui était diagnostiqué comme psychotique par Edita Sterba. Ce qui reste en défaut ici est que Herbert est capable de comprendre, mais pas de juger, c'est-à-dire, de rapporter l'univers symbolique à son *propre* corps et d'interpréter le monde *via* une

identité. Son corps n'est pas *son* corps et les troubles proviennent de ce qu'il ne peut pas différencier entre un dedans et un dehors. C'est ainsi que les mots et les expressions les plus quotidiennes peuvent prendre des significations en-deçà du sens commun.

Dans les *Thèmes épistémologiques*, Silvana Dalto adopte une perspective similaire en soulignant le matérialisme scientifique de Freud à partir duquel on peut penser la genèse du sujet. Deux points sont d'une extrême importance: le nouveau-né est *Hilflos*, c'est-à-dire, prématuré et donc quasi totalement dépendant de l'aide de l'extérieur. C'est par le cri que les premières significations (absence/présence) s'installent. Secundo, la seule chose à laquelle le bébé ne peut se soustraire c'est le stimulus provenant de l'intérieur. Surtout quand ce stimulus (p.e. la faim) ne disparaît pas tout de suite, l'enfant peut apprendre: c'est moi, cette faim. C'est dans ce laps de temps, entre faim et satisfaction que l'enfant adopte une première identité. Le texte de Fulvio Marone rend compte du rapport de Freud à l'hypnose. De nouveau, il apparaît que le docteur viennois se démarque de ses maîtres, Charcot et Bernheim, en proposant une explication psychologique. Daniel Koren, en s'inspirant de la notion d'acte qu'a développé Lacan, accentue le fait que la psychanalyse est entrée sur la scène comme savoir et pratique en se démarquant des autres sciences et peut-être de 'la science'. C'est pour cause qu'on parle des écrits *pré-analytiques*. Il tient un pladoyer pour l'identité de la psychanalyse: elle peut, certes, s'inspirer, mais il ne serait pas désirable de *mimétiser* d'autres champs. Le recueil s'achève par l'essai de Franco Baldini, 'La métapsychologie freudienne comme micro-physique de la conscience'. Le texte mérite un compte rendu détaillé, ce que nous réservons à une autre occasion.

Les contributions témoignent certes d'un engagement pour la 'cause psychanalytique'. La question de la scientificité, identifiée comme fil rouge, ne peut être reformulée que *dans* la psychanalyse comme théorie, méthode d'investigation et pratique clinique. Cela ne veut pas dire qu'on reste sourd aux commentaires et critiques venant d'ailleurs, ni aux nouveaux développements dans les champs connexes. Freud y sert d'exemple, et c'est ce message qu'on peut entendre en "réécoutant la bande" (p. 11). Reste à voir si les nouveaux instruments sont aptes à produire une interprétation intéressante de la partition originale, en admettant qu'elle existe.

Pour finir, notons que les rédacteurs annoncent un volume contenant

d'autres textes, qui est à paraître prochainement en version anglaise (London: Rebus Press).

Dominiek Hoens

Aspirant du Fonds de la Recherche Scientifique - Flandres (Belgique)